

Un cheveu gris sur un tricot gris (à Marc Weiser)

Le 6 avril, en fin de soirée, une petite lumière apparaît au fond de mon œil gauche, opéré à midi. Ma paupière s'est entrouverte, tel un rideau qui se lève sur le monde. Que ça brille, que ça scintille. Quel bonheur, je suis toute émue.

Le 7 au matin, sur le lit de la clinique, je gribouille un petit dessin. Juste pour voir ce que je suis capable de faire. De toute façon, la haute précision technique n'a jamais été mon fort.

C'est un beau petit dessin, je vais le garder.

Encore à moitié endormie, je prends un thé et me prépare une tartine. Sur le pot de confiture, je lis sans vraiment le vouloir : « gélifiant, pectine de fruits, acidifiant, acide citrique, E 27... »

Cela me donne envie de me recoucher bien vite et de fermer les yeux.

Qu'avais-je besoin de lire tout ça ?

Instaurer une censure serait une bonne idée. Il ne faut pas donner à lire n'importe quoi aux pauvres convalescents !

Jamais je ne m'étais aperçue qu'un bol rempli de corn-flakes — des pétales de maïs — était un spectacle digne d'intérêt, ensemble curieux de formes différentes, inattendues, qui se poussent et chevauchent, se jalouent et se font la guerre.

Leurs couleurs dorées rappellent celles du Titien. Je les regarde avec joie avant de les abîmer en versant du lait dessus.

Comment cette beauté pouvait-elle m'échapper ? J'ai pourtant vu des corn-flakes tous les matins.

Bêtement, je passais à côté des merveilles du quotidien.

Oui, je l'ai vu, c'est incroyable, mais je l'ai vu. Sur un tricot d'un gris moyen, se tortillait doucement un cheveu tout fin, gris, lui aussi.

Voir le Fuji-Yama m'aurait fait moins d'effet.

Il faut dire qu'il doit être plus facile à percevoir.

Petite fille, j'étais fascinée par les milliers de feuilles qui forment un arbre. Je voulais toutes les peindre, une à une, côte à côte sans en omettre aucune. Je croyais que c'était cela, l'art de la peinture. Aujourd'hui, mes intérêts picturaux se sont déplacés vers le moins, le peu.

Mais là, je suis de nouveau éblouie par cet amas de formes vertes et brillantes. Je les vois tellement bien.

Dans la rue, sans le vouloir, facilement, je lis tout et m'enivre de signes, de lettres, de mots. Je n'ai plus à mettre le nez dessus.

Le flot ne tarit pas : PUNTOCABRIORENAULTTWINGOFORDFIESTA

CITROENREFLEXSEATTOLEDONISSANMICRAOPELCORSATOTYOTASTARLET.

Que tout cela sonne bien !

Pourquoi cette poésie m'a-t-elle été cachée ?

Cueilli, dans mon jardin, un brin de muguet. C'est la mi-avril, il est à peine sorti de terre. Gracieusement, il porte sur la tête sept minuscules chapeaux verts.

Je suis stupide d'avoir arraché ce brin quinze jours trop tôt. Mais le fait est que je l'ai vu. La tentation était trop forte.

Dorénavant, je ferai attention à ne pas arracher tout ce que je vois.

Il y a de fines rayures sur le comptoir en formica noir de ma cuisine. Je ne me lasse pas de les regarder en buvant mon café. Une dentelle noire sur fond noir.

Ne manque que le carré de chocolat amer, quasi-noir.

Il faut en acheter.

Cinq petites touches noires sur mon transistor noir. Elles correspondent à cinq stations pré-réglées. Je viens de m'apercevoir qu'elles portent des chiffres noirs.

Il n'était pas vraiment indispensable de les voir. Les compter mentalement, en allant de gauche à droite, me suffisait. De toute manière, France-Culture était la première, France-Musique la seconde.

Et c'était seulement en cas de guerre que je m'aventurais au-delà, à la troisième, France-Info.

Tous les jours, c'est différent. Ce matin, les verticales se dressent, menaçantes, en méchantes courbes sinusoïdales. Hier, c'était les horizontales qui se tordaient. Ce monde visuel interprété à la manière de Hundertwasser, je ne l'aime pas du tout.

Il y a aussi les couleurs qui muent. Un jour, tout est en bleu, comme si je me promenais parmi les nymphéas de Monet, ou alors sauvagement coloré, comme dans la peinture d'obédience fauve.

Le gris a disparu. Que vais-je devenir si je perds l'usage de ma couleur préférée ?

L'immensité bleue-noire au-dessus de ma tête, l'infini bleu-noir devant moi... Ces nuits sur la terrasse au bord de la Manche sont, depuis dix-neuf ans, les points-phare de ma vie. Je pense, sans cesse, à revoir ce spectacle. Que verrai-je de plus ?

Décue, je constate que la différence n'est pas spectaculaire. Les pétroliers, au loin, en train de faire la queue devant le port du Havre, je ne fais que les deviner. Il faut me rendre à l'évidence, je suis restée myope.

Demain matin, je me servirai de mes jumelles. Mes implants fabriqués en Arizona et garantis cinquante ans, couplés à un instrument japonais garanti vingt ans, me permettront peut-être de voir le phare de Sainte-Adresse.

Assise au soleil, chaussée de simples lunettes teintées, achetées au marché de Cabourg, je lis un texte sur les Haïkus de Marie Desplechin dans « Trop sensibles ».

C'est un enchantement. Jamais de ma vie, je n'ai pu lire sans lunettes correctrices. À ma grande tristesse, à l'école primaire, j'en portais déjà. Le soleil se cache, j'enlève les vulgaires besicles teintées de style Prima Donna et continue la lecture à l'œil nu.

La vie est belle.

Le ciel étoilé est différent, lui aussi. Je distingue beaucoup plus d'étoiles. L'an dernier, je ne voyais que celles de renom, les plus grosses. Là, je perçois également un second choix, de plus petites et de plus petites encore, minuscules points dans la nuit bleue. Je ne ressens ni le froid ni l'humidité qui remontent de la mer. Les yeux écarquillés, je regarde.

Et transie de froid, contente de moi, je me couche.

Il y a quelques semaines, tout autour de moi était arrondi, non tranché, non contrasté, « soft », « sfumato » ? Maintenant, je découvre l'autre versant du monde : l'anguleux, les lignes d'intersection dures, les plans à découpes nettes.

Ce spectacle à arêtes n'est pas plus beau que celui sans contours. Mais inhabituel, il me choque, m'étonne, me déstabilise.

Fernand Léger face à Claude Monet.

Il y a mille et mille manières de tracer un carré. Ces deux dernières années, j'ai toujours choisi celles qui étaient les plus faciles à exécuter. Maintenant, je peux envisager celles qui entraînent plus de difficultés.

À mes yeux, le laborieux a son prix, ses joies, ses satisfactions.

Tracer à la mine de plomb dure un carré sur une surface de couleur ardoise : le bonheur sur terre.

Voir les détails, quelle aventure. Des détails, j'en ai vus avant le 6 avril, mais autrement. Contrainte et forcée, je n'y attachais pas d'importance. « Ce n'est qu'un détail » dit la sagesse. C'était mon sentiment, ma devise.

Que c'est faux !

Une mosaïque de détails juxtaposés forme la richesse, l'immensité, l'infini.

Désormais, je vais pouvoir me pencher sur les broutilles, éléments non essentiels, mais si beaux, de l'univers.

« Voulez-vous me donner un morceau de Cantal ? » — « Comme ça ? », me lance le marchand en posant son couteau sur le fromage. « Oui » était hier ma réponse docile et résignée. « Un peu moins » est ma réplique exigeante et clairvoyante aujourd'hui.

Je ne mangerai plus, à longueur de semaines, du cantal desséché.

François a enregistré les mouvements oculaires de ses étudiants en train de contempler l'Olympia de Manet. Les tracés qu'il a obtenus formaient un écheveau dense de saccades de toutes longueurs, de toutes inclinaisons, parcours qui se croisaient et chevauchaient.

Cette activité exploratoire est l'image exacte de mon actuelle fringale à tout regarder.

Vers le haut, vers le bas, à gauche, à droite, même au loin.

Le métro est devenu plus intéressant que le théâtre. Nul scénario, que des visages, des expressions, des mouvements, des tics. Souvent je fixe mon regard sur les mains, toutes différentes, mouvantes et émouvantes : des jeunes, des vieilles, soignées et grossières, longues ou courtes, bêtes ou spirituelles. Même les ongles, je les cerne avec précision.

Tout ce monde ne bouge, ne joue que pour moi.

Le prix d'entrée est de cinq francs.

Un petit escargot bleu-noir dans l'herbe avance avec précaution. Le soleil le fait briller.

Je l'ai vu en traversant la cour.

Dieu, qu'ils sont affreux, ces mégots de cigarettes, jetés partout sur les trottoirs !

Je préfère regarder les crottes de chien. Leurs formes, leurs couleurs varient. Ce ne sont jamais les mêmes. Avec un certain effort, on peut oublier leur origine et les considérer comme autant de bas-reliefs.

L'art dans la rue.

Une cuillère à moka en vermeil de ma grand-mère est tombée dans la poubelle. Je l'ai aperçue parmi les épiluchures, forme toute gracieuse parmi d'autres, dans la pénombre.

J'en ai tellement jetées, de cuillères, ces dernières années.

Que sont-elles devenues ?

Ont-elles trouvé une nouvelle maison ? Une nouvelles maîtresse ?

Souvent je vais dans un café, rue Daguerre, et regarde les passants. Je compare leurs chaussures, leurs sacs à main, j'analyse leurs coiffures, ou, avec passion, je détecte les moustaches qui avancent, conquérantes, vers moi. Il y a tant de choses à voir.

Le café serré, accompagné d'un petit chocolat, est excellent, ce qui ne gâte rien. Je ne suis pas pressée. Il fait beau.

De nouvelles moustaches émergent.

Enfin j'ai compris le rôle que joue ce personnage étrange de Sparafucile dans Rigoletto. On l'a acheté à la Monnaie, mais à la télévision, il y avait des sous-titres en français, enfin à ma portée.

Ainsi s'est éclairée cette littérature romantique, difficile à suivre pour une intelligence moyenne.

Des petites choses, si belles à voir avec netteté. Des cils qui balaient l'air vers le haut, vers le bas. J'accompagne leur mouvement du regard. Un, deux, un, deux.

J'essaie de saisir leur rythme caché.

Enfoncée dans une causeuse confortable, placée au milieu de la salle, j'embrasse simultanément du regard une dizaine de toiles de Delaunay. C'est à cette même distance que jeune peintre impressionniste aux beaux-Arts, je contempiais mon travail, bêtement satisfaite, il y a de cela cinquante-cinq ans.

Je me lève et m'approche des toiles de Delaunay pour bien en saisir les détails.

C'est un travail fabuleux. Il faut le voir de loin et de près ;

Lu, sans trop de peine, deux articles dans le journal. De temps à autre, les lignes s'inscrivent sur des courbes sinueuses. Cela rompt la monotonie, me dis-je, pour me consoler.

Selon le chirurgien et le médecin, cette perturbation va disparaître.

Feignons de les croire.

Recousu sept boutons à quatre sous. C'est-à-dire relié vingt-huit trous pris quatre par quatre. Travail impeccable, sans erreur. Boutons beiges, fil beige, tricot beige. Un triomphe.

Les boutons étaient minuscules.

Coup de téléphone de M. Je dois aller avec elle chez l'imprimeur, pour voir un catalogue. Seigneur, une fois de plus, je vais devoir donner mon avis sur un travail que je perçois à grand'peine.

Cette fois-ci, mes lunettes posées sur la table — ce que je m'entraîne à faire avec élégance — j'ai bien vu le tout.

Je n'avais aucune objection à faire.

Orage sur Paris. Une pluie violente s'abat sur la maison. Le carrelage noir de ma terrasse, une fois trempé devient bleu, vraiment bleu. Ce n'est pas normal, mais tellement beau.

Je vais dans la rue, histoire de voir ailleurs. L'asphalte mouillé est bleu, ainsi que les flaques d'eau. Et les pigeons qui pataugent dans l'eau. Rentrée à la maison, je regarde mes yeux dans la glace. Ils sont bleus.

Ma rétine entière serait-elle imbibée de bleu ?

Hier soir, je suis rentrée tard du restaurant et me suis arrêtée net au milieu d'un petit carrefour désert, devant un paysage encore jamais vu. Sur les toits, tels des fantômes, des cheminées coiffées de chapeaux de toutes formes ainsi que des antennes de télévision à tentacules diverses qui gesticulent sur fond de ciel acier. Une installation nocturne bien réussie. Un automobiliste — me croyait-il folle ? — m'a donné un petit coup de klaxon. Il n'a rien compris, rien vu, le pauvre.

La musique, elle aussi, vous arrive autrement, si l'œil écoute à son tour. J'ai entendu-vu hier soir la Petite Musique de Nuit de Dallapiccola de façon nouvelle. Quelle belle chose qu'une flûte, un célesta, un hautbois, un alto. De surcroît, ils émettent des sons divins.

Dorénavant, je devrai payer le double mes places de concert.

Une tache sur un vêtement, c'est nouveau. Les taches ont des formes et des couleurs jamais vues auparavant. Elles émergent sans aucune raison, sans crier gare. Invues comme on dit inouïes. Elles m'intéressent, je les pourchasse partout.

Ce n'est pas un souci de propreté, c'est pour les voir.

Je pense toujours à la mer. Comment est-elle ? Plus exactement, comment la verrai-je ? Comme toujours ? Ou différente ? Verrai-je les choses dont mes amis ne cessent de parler ? Les pétroliers au large ou le phare de Sainte-Adresse ? À quelle distance verrai-je les baigneurs, les chiens ? Et les chevaux ? Je ne dois pas oublier de prendre mes jumelles. Elles sont toutes neuves, excellentes, Japan made. Je les ai achetées pour aller au théâtre.

Mais la mer n'est-elle pas une super-scène ?

Pour me réhabituer à lire, E. m'a offert un beau livre : « Neige ». Puisqu'il s'agissait d'un cadeau, le prix, au dos, a été caché par une pastille adhésive blanche. Je devine, mieux, je vois, en transparence, comme sous une couche de neige : 60 F.

La trame du papier quadrillé, depuis des années, je ne faisais que l'entrevoir. Je l'ai cependant utilisé, ce papier, et voilà, le quadrillage réapparaît, clair et net. Il va me maintenir dans le droit chemin, ou alors, me laisser dévier par rapport à lui, mais en indiquant toujours « jusqu'où je vais trop loin ».

J'en ferai grand usage cet été.

Ici, je voyage sans bouger. Ici, rien ne se passe, rien n'est urgent. Il y a cependant une foule de choses à regarder. Flaques d'eau et bandes de sable alternent sous mes pieds. J'observe le grain de sable.

Le grain des surfaces m'intrigue fortement ces temps-ci, c'est ma nouvelle marotte. Une jeune mouette s'essaie au vol. Elle est tellement maladroite qu'elle me fait rire.

En dessous du parapet de la terrasse, j'ai trouvé un écheveau de toiles d'araignées, à peine perceptibles. Il faut se mettre à quatre pattes pour les voir. L'ensemble est en désordre, mais chaque toile prise isolément est d'une régularité parfaite. La géométrie de mes rêves.

Les ombres du parasol et des meubles de jardin se découpent dures et décidées, presque cruelles, sur le mur blanc de la terrasse.

Il m'arrive de regretter les ombres d'autant, plus douces.

Ne devrais-je pas faire des études sur les deux sortes d'ombre, les deux qualités de surface : l'une sous forme de collage noir, coupée à la lame de rasoir, l'autre en graphite tendre ?

Avant et après.

Au lieu de suivre les informations à la télévision, mon regard s'échappe au-dessus de l'écran et vise le ballet de trois cerfs-volants. Ils se détachent net du fond bleu et du ciel, à contre-jour, mais je devine leurs couleurs et leurs visages. Leurs traînes décrivent d'étonnantes arabesques. Le vent est un grand artiste plasticien.

Voilà qu'un quatrième engin se lève. Derrière eux, le soleil se couche doucement. La scène est inondée de rouge.

Le bleu disparaît.

Des chevaux courent au long de la plage. Je me rends compte qu'ils sont tous différents. Le soleil fait briller leur poil. Ils galopent de gauche à droite. Ils vont revenir dans l'autre sens. Des trapus, des fins, des bruns, des noirs, des nerveux, des languissants, des enthousiastes, des blasés.

Le pont de Normandie est encore plus extraordinaire lorsqu'il émerge à une distance de quelques kilomètres. L'an dernier, j'ai dû mettre le nez dessus pour bien le palper du regard. J'aimerais le traverser à pied. Mais il y a trop de vent. J'ai peur qu'il emporte mes implants. L. s'est lancé à l'aventure. En l'attendant, je me suis installée au Café du Pont. Il est revenu tout ébouriffé. Ses cheveux ressemblaient à une salade frisée.

Mais ses yeux ont tenu bon.

Un épais brouillard est descendu sur la mer. Pas le moindre vent. Je marche dans l'eau le long de la plage. De minces vagues fatiguées échouent sur les chevilles. Tout est gris, le ciel, l'eau, les coquillages secs dispersés sur le sable. Même le sable est gris. Cela me surprend, j'ai presque oublié la couleur grise, ces temps-ci. Je prends un peu de sable dans le creux de ma main pour voir sa vraie couleur. Il coule, gris, entre mes doigts. Il n'y a personne au long de l'eau. Moi aussi, je dois rebrousser chemin.

Comment vais-je retrouver la maison dans ce bain de gris ?

Hier, la nuit, Madame la Lune est venue à ma rencontre et m'a saluée. Je l'ai regardée bien en face, munie de lunettes et jumelles. Elle me paraissait si drôle que j'en ris encore.

Le lendemain, une autre nuit claire et transparente m'a donné l'occasion de revoir ma copine la Lune. Elle porte sur elle comme une foule de bijoux à admirer.

Pour mieux la voir, j'avance dans l'obscurité, d'un pas, vers elle.

Déjà encline naturellement à la lenteur, je m'entraîne ici. En quelque direction que je regarde, sans bouger, sans me fatiguer, il y a une chose passionnante à découvrir et explorer. Cela prend beaucoup de temps, mais j'en ai à revendre.

Aux beaux-Arts, j'avais un vieux Maître — mais pourquoi un maître est-il toujours vieux ? — qui plantait au début de l'été son chevalet au milieu d'une prairie. La toile achevée, il tournait son

installation de quelques degrés tout en restant sur place. Il faisait une autre toile. À la fin de l'été, il n'avait pas fini son tour sur lui-même.

On peut apprendre des pratiques sages, même aux Beaux-Arts.

Foin des préjugés.

Au bord de la piscine, des fourmis brillantes courent sous le soleil dans tous les sens, elles s'activent fiévreusement, stressées, pourrait-on dire. Cela m'enchant de les regarder, moi qui ne suis pas stressée et ne peux plus courir. Courir ? Pourquoi ? Quand on peut regarder, assise au soleil, courir ces superbes insectes noirs.

Comme une armée de petites machines futuristes.

Inimaginable, tout ce que l'on peut voir sur une moquette. Il y a d'abord les objets identifiables, miettes, fils, duvets, cheveux, grains de sable. Mais il y a aussi les non-identifiables, formes et couleurs variées, disposées au hasard, en groupe ou isolées, en contrepoint. Le tout est mieux disposé que par un générateur de hasard sophistiqué.

Des tableaux d'une exposition.

Maintenant que vous n'avez plus de difficultés à lire, me lance un voisin, je vais vous passer un bouquin, il va vous passionner. Le lendemain, c'est le tour d'un autre voisin et d'un autre livre. Il en arrive aussi par la poste. Je dois les lire tous, car je serai interrogée, comme au lycée. Ces livres ne m'intéressent pas toujours, mais je les lis, sagement.

Au loin, la révolte gronde.

Vers cinq heures de l'après-midi, je me fais un thé. Du thé vert à la menthe. Je m'installe dans une chaise longue sur la terrasse, je ferme les yeux, écoute le vent, les vagues, les mouettes. Les yeux fermés, j'ai l'impression de voir le thé descendre par gorgée dans mon corps.

Je vois aussi le silence.

Grand beau temps. La mer et le ciel sont d'un bleu nacré. Des voiliers partout. En majorité blancs, mais il y en a des verts, des roses, des lilas, des orangés. Il y en a tout près de moi. Ils vont partir. J'observe les manœuvres de préparation fastidieuses, tel un ballet. D'autres sont loin, très loin, posés comme de minuscules jouets sur la ligne de l'horizon. Ils se déplacent doucement sous le soleil radieux.

Le car-ferry va bientôt se montrer juste dans l'axe du drapeau vert de la plage. Je le guette avec une joie mêlée d'anxiété.

Et s'il ne vient pas ?

Et si je ne le vois pas ?

En levant les yeux de mon travail, à mon étonnement, une métamorphose s'est opérée. Cela va si vite, ici. Les surveillants de la plage ont enlevé le drapeau vert et l'ont remplacé par un autre. Tout est différent : ciel gris, mer verte, un tissu rouge un peu délavé flotte dans le vent. Des bandes d'écumes blanches roulent en ma direction. Il ne faut pas qu'elles s'approchent trop.

Je vais mettre un vêtement chaud. On n'a jamais la paix.

Hier soir, sur Arte, un concert-match a été diffusé sur la finale de la Coupe du Monde 1998.

J'ai enfin compris les règles de cette folle bataille dont le but est de s'emparer pour un court instant d'un ridicule petit ballon.

Avec un an de retard, j'ai vu aussi le visage de la vedette Zidane.

En entrant dans la grande pièce qui me sert d'atelier, j'ai vu de loin que les neuf carrés découpés dans du papier rouge disposés sur fond blanc avaient changé de position. Le perturbateur insolent est entré par les portes grandes ouvertes sur le large : le vent d'Ouest.

En voilà un habile producteur de hasard. Que choisir comme maître d'ouvrage ? Mon savoir-faire fondé sur de savants calculs ou la brise du large ?

Modeste, j'abdique et jette mes certitudes aux orties.

Ce matin, tout en pesant, foncé, presque noir. Menaçants, les nuages, le ciel, la mer, le sable, même minable gazon qui mène à la plage. Deux mouettes, sinistres, elles aussi, volent lentement. On dirait qu'elles s'ennuient. Elles ne sont pas belles, leur tête est antipathique. Une pluie fine tombe. Je vois les gouttes rouler sur la vitre. Un rideau de gouttes. Il n'y a rien d'autre à regarder. Je vais lire.

Allongée sur une chaise longue, les yeux fermés protégés par mes lunettes teintées, la visière d'un chapeau rabattue sur le visage, je pense à des toiles à exécuter, des dessins à faire. Je me raconte aussi toutes sortes d'histoires. Même ainsi, coupée du monde visible, je vois tranché, plus contrasté, plus anguleux.

Assurément, mon imaginaire est devenu moins myope.

Voir le vent, c'est mon programme pour la journée. Un petit garçon court contre la rafale. Il fait un effort, mais n'avance pas. De même, un chiot noir. Le vent le renverse, il roule, telle une boule, dans le sable.

Trois jeunes mouettes, à courte distance au-dessus de la mer, s'essaient à voler et n'y parviennent pas. Un cheval gagne la partie, non sans difficultés. Les vagues, les nuages, sont en folie. Un bruit d'enfer accompagne le tout. La nature interprète du Wagner à sa façon.

C'est impressionnant, malgré les fenêtres fermées. Assise à une table, tel un voyageur, je me délecte du spectacle.

Je ne sortirai pas aujourd'hui.

C'est un jour béni. Je vois clairement Le Havre. Pourquoi ne l'ai-je pas vu hier ? Et demain, sera-t-il au rendez-vous ? Bien sûr, c'est une question d'éclairage, de lumière, d'épaisseur de brume. Mais cela vient aussi de l'humeur de mes mirettes.

Sales bêtes, capricieuses.

Aucun vent ce matin. Les nuages sont comme collés au ciel. Je regarde leurs détails, suis les bords : courbes convexes, concaves, fractales de toutes sortes. Fascinée, je palpe lentement les minuscules modifications par le regard. C'est le royaume du presque rien que j'aime tant. Habituee au perpétuel vent d'Ouest, j'éprouve comme un sentiment d'angoisse.

Le seul mouvement : un moucheron vole, indifférent, entre moi et les nuages.

Les sabots des chevaux impriment des dessins sur le sable mouillé, une typographie de signes, écriture secrète, indéchiffrable. Pour la suivre, je marche à côté d'elle en faisant attention à ne pas l'effacer. Il y a un petit vent, une petite brume. Deauville et Le Havre sont pudiquement cachés derrière un camaïeu gris.

L'été tire à sa fin. J'ai de plus en plus peur d'être passée à côté de choses à voir.

U. a aperçu un Zeppelin au-dessus de la mer. « Le vois-tu ? » me demande-t-il. — « Non » — « Mais si, dans la direction du tout petit voilier, au loin, à gauche ». Je ne le vois toujours pas. Il insiste. Pour ne pas le décevoir, confuse, je marmonne : « Oui, peut-être ».

Naguère, mon père m'avait installée sur ses épaules, une jambe à gauche, l'autre à droite, pour voir voler le Zeppelin au-dessus des collines de Buda. J'avais trois ans. Je n'avais pas vu voler le Zeppelin. Mon père avait insisté : « Là, ma petite fille, à droite, au-dessus des arbres, le vois-tu ? » — « Oui, papa ». Pour ne pas le décevoir, je savais déjà mentir. Aujourd'hui, je suis résignée. Un zeppelin qui vole au loin n'est pas à ma portée.

Et qu'on cesse de me poser cette sotte question.

C'est la fin du mois d'août. Je ramasse toujours les cheveux gris tombés sur la moquette de couleur terre de Sienna brûlée. Ils me gênent quand je les détecte en passant.

Ce fut un bel été. J'ai vu, j'ai appris des choses, grâce à mes deux cristallins artificiels, installés par les soins d'un chirurgien de génie. Il ne faut pas cependant se mentir. Je suis restée myope, j'ai gardé rétine et macula miteuses, piteuses. Je ne vois pas Le Havre par tous les temps. Seulement parfois. Et jamais le Zeppelin.